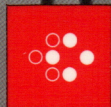


Le pont de Brooklyn

Leslie Kaplan

Roman



P.O.L

Le pont de Brooklyn

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS – L'USINE (HACHETTE/P.O.L, 1982, réédition P.O.L, 1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

Leslie Kaplan

Le pont de Brooklyn

roman

P.O.L
8, Villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L. éditeur, 1987.
ISBN 2-86744-077-7

*Pour Marion,
et à Maurice Blanchot*

La jeune femme et la petite fille sont arrivées tôt dans le parc. L'homme les a vues de loin et les a longtemps regardées. Ensuite il s'est rapproché.

Les gens sont encore peu nombreux. C'est dimanche. Début de chaleur. Possibilité d'insectes.

Le ciel est mélangé, rapide. Bleu avec parfois du vert. Des fumées basses, encombrantes, qui viennent d'ailleurs, et on sent la proximité de l'océan accroché à la ville. Embarcadères et docks.

Anna traverse le parc.

Le parc prend tout le centre de la ville, un immense morceau, sans démarcation. Dedans, les voitures roulent, les autobus. Circulation de bicyclettes et de patins. Camions, chevaux.

Mais grandes allées d'arbres, aussi, coins de buissons. Plans d'eau, hauteurs. On peut s'asseoir sur l'herbe. Les animaux, les feuilles.

Partout des bancs, fer et bois. Se poser, lire le journal. Écouter le voisin. Une fois, un vieux monsieur noir trop maigre et ridé avait parlé tout bas des hommes qui passaient. Creux comme la paille, avait-il chuchoté. Regardez. Il n'y a personne sous le chapeau.

Le parc reçoit tout le monde. Balançoires, familles. Stands de nourriture.

Au fond, il y a un zoo, une ferme d'animaux pour les très petits. Volaille. Un ours.

Les balançoires sont nombreuses. Une planche, simple, entre deux cordes. On monte, on sent l'air, la liaison heureuse des choses. On se balance, on se retire. En semaine on voit souvent des hommes et des femmes dans leurs habits de ville bien élaborés venir faire un tour. C'est gratuit.

La ville. Elle est si forte. Rencontres et réseaux. Nuages. Présence des marchandises et des corps.

— Bonjour, dit l'homme.

La petite fille lève les yeux.

— Bonjour, dit la jeune femme.

— Je peux m'asseoir, dit l'homme.

— Bien sûr, dit la jeune femme.

La jeune femme a un livre à la main. Elle ne lit pas. La petite fille a une poupée. Elle joue.

— Elle vous ressemble, dit l'homme à la jeune femme.

La jeune femme sourit.

Des gens arrivent. Paniers à pique-nique, transistors. La musique commence très tôt dans le parc.

Elle commence, elle grandit. Groupes et guitares.

Tout à l'heure le soleil, et le ciel sera dur et brillant comme une tôle. Les femmes s'allongeront dessous. Les jambes et les seins, les tailles.

Activité des enfants. Cerfs-volants, ballons. Il y a des pelouses réservées au sport.

Vendeurs de glaces, de saucisses. Produits importés, jus naturels. Légumes à la mode.

Des barques circulent sur le petit lac. Nénuphars, roseaux. Urbanité.

Anna traverse le parc.

Traverser le parc, traverser la ville. On entre et on sort du parc facilement. Il n'y a pas de grilles ni de portes. La nuit, certains coins sont réputés dangereux. C'est possible.

— Vous connaissez le pont de Brooklyn ? dit l'homme. C'est le plus beau.

— Pourquoi, demande la petite fille.

L'homme sourit.

Le ciel dégagé et bleu. Odeur de l'herbe. La chaleur monte.

Les arbres dans la lumière, et toutes les feuilles traversées. Par-ci par-là des petits ronds-points délabrés et beaux, bois suintant, pourri. Autour l'air est flou, relâché. Les plis de l'ombre.

Dans un creux un grand manège, des chevaux de bois raides et colorés qui tournent, tranquilles, comme une musique incrustée, un souvenir flottant.

Les enfants. Comment ils peuvent vous prendre.

L'homme et la jeune femme sont assis sans rien dire. La petite fille joue.

Au loin un ensemble d'immeubles en verre transparent et froid qui semble sortir des arbres. Évidence de l'image. L'origine végétale.

Anna croise une jeune femme blonde et légère qui marche souplement. C'est un trait de dessin, une petite victoire qui se déroule.

Les musiques augmentent.

Un groupe de marins sur un banc. Ils sont très bronzés, bien lourds et fragiles. Occuper une place, et pour un temps. Anna les regarde. Ouvriers de la mer.

L'homme et la jeune femme commencent à se parler. L'homme a un jean, des baskets. Il porte une veste ouverte sur un T-shirt blanc.

Il est très beau. Vigueur, les épaules.

La jeune femme fait attention à lui, elle lui répond. En même temps elle reste vague, préoccupée. Dispersion.

Elle a de grands cheveux, une jupe qui s'étale, des boucles d'oreille. Les boucles d'oreille bougent sans arrêt.

La petite fille joue.

— Alors tu n'as jamais traversé le pont de Brooklyn. L'homme demande.

La petite fille lève les yeux sans répondre.

La jeune femme intervient. Elle a déjà traversé ce pont, peut-être elle ne se souvient pas.

La petite fille écoute, ensuite elle continue son jeu.

La jeune femme et l'homme se parlent. Paroles faciles, un peu de rire.

Le vert sourd des arbres.

Mouvement du ciel, d'une seule pièce.

Anna marche. Joie de marcher. Connaître le sol et l'air en même temps. Pure activité de la tête, aussi. Penser sans mots, croire qu'on le fait.

Anna passe à côté d'un groupe de garçons et de filles noirs. Bouteilles de soda, un transistor. Jeunesse, fouillis.

L'éclatante peau noire.

Les grands yeux, les voix si particulières, l'accent.

C'est un parc dans une ville. Temps présent et large. Pas de routes, ici, des rues. Le moment actuel qui inclut d'où l'on vient, mon Dieu. D'où l'on a pu venir.

Rumeurs. Le vieux langage.

— Tu m'aimes ?

— Oui.

Conversations.

Anna quitte l'allée pour marcher sur l'herbe. L'herbe est bien courte, élastique et ferme. Valeurs variées des verts. Plaques.

Un écureuil mâchonnant, raffiné. Les petits membres.

Jupes légères des femmes, T-shirts et shorts. Quelques maillots de bain. Pantalons, sandales.

Anna avance dans la chaleur commençante, le bleu qui se lève. Le ciel partout. Unité discrète.

Les femmes. Anna les regarde bouger. Elles créent chacune une forme, un appel. C'est agressif et plaisant comme un rire, un découpage.

Des enfants arrivent, accompagnés par des nourrices silencieuses, bleu et blanc. Un enfant a laissé tomber une sucette et pleure tout seul, ignoré.

Mais les mères, comment en parler. Anna se demande si elles font une catégorie, si on peut jamais parler d'elles.

— Comment tu t'appelles ? La voix de la petite fille l'a arrêtée.

— Anna, a répondu Anna.

Elle s'est assise. La jeune femme lui a souri. Tout de suite Anna a trouvé l'homme très beau, très sombre. La jeune femme, ah, intéressante. Mais la petite fille. Les grands yeux écartés, la peau claire, les formes si vivantes. Une force. C'est absolu, et impersonnel, aussi, comme toujours la perfection.

Idée, on sent en même temps qu'elle est mauvaise, trop utile, d'une miniature, d'un objet. Le mot « petite ».

Moment de silence.

Anna ne sait pas où elle est.

Autour, des feuilles, des taches de couleur. Les formes se perdent. Seule la petite fille, ses lignes nettes.

Ensuite les choses se rétablissent. Les arbres, le tapis vert. Les bruits familiers.

L'homme. Il est très blanc, d'une blancheur profonde, sévère. Violence, fatigue. Une rigidité.

Il regarde les femmes d'une façon appuyée et indifférente. Ce n'est pas agréable, et pourtant, dans ce

regard, une femme peut se rencontrer, rencontrer sa propre beauté, son audace.

A cause de l'homme, on pense à la ville. Tension présente, à fleur de peau, et cette allure moderne, cassée.

Plus loin, un autobus passe, un gros tube fermé et jaune. Les gens sont à leur place, recueillis, serrés. Vie intérieure.

Il y a surtout des noirs, l'autobus va dans leur quartier.

Quartier isolé avec des maisons en brique, des vieux magasins. Étrangeté de ces briques anciennes et rouges, on les voit ailleurs, aussi, élevant leurs murs désuets, enfantins, jusque dans le centre de la ville. Elles sont là, elles participent.

Mais au bout des rues c'est l'océan, l'océan houleux et vert, ses courants et ses vagues. Les bateaux qui avancent sous le ciel.

Maintenant un homme est monté sur une caisse et parle énergiquement. Quelques personnes se sont arrêtées, l'écoutent. On n'entend pas très bien mais on peut reconnaître des données exactes, des faits, une accumulation. Pédagogie.

Un garçon s'approche, il est mal habillé, très sale, un jeune clochard. Quand elle le voit, Anna se surprend à penser « Eh bien » d'une façon définitive, ponctuée. Après elle est d'autant plus triste.

— Est-ce que tu es riche, demande la petite fille. Elle s'est tournée vers l'homme.

— Quelle importance, dit la jeune femme en souriant. Ce n'est pas l'argent qui compte.

— Si, dit la petite fille. Je me marierai seulement avec un homme qui a de l'argent.

— Mais pourquoi, dit la jeune femme toujours souriante. Elle regarde l'homme. Il a un air sérieux, fermé.

— C'est mieux, dit la petite fille. Je préfère. C'est mieux.

L'homme regarde la jeune femme durement.

— Elle a raison, c'est mieux.

La jeune femme rougit. Elle ne dit rien.

Anna se sent mal à l'aise. Elle a envie de parler d'autre chose.

— Vous travaillez, demande Anna. Elle s'adresse à l'homme.

— Je me débrouille, dit l'homme.

Solitude du parc. Les brins d'herbe, le ciel.

La petite fille s'est levée, elle a pris une corde dans un grand sac. Elle saute.

Les autres suivent des yeux.

La petite fille saute et saute. Elle a une robe qui gonfle avec l'air. Ses cheveux légers.

Elle garde les yeux fermés. La jeune femme la regarde et rit. Rire complètement heureux, inconscient.

Les sauts de la petite fille, les déplacements de l'air. Le silence.

Autour, le vert émeraude des choses, vert agité, profond. Par endroits seulement c'est jaune, et immobile, brûlé.

Veines du vert si denses, au-delà de la couleur. Dessous on sent la terre, la vie riche, marron.

Le parc est libre, sans plates-bandes. Pas de fleurs, de jets d'eau. Quelques gardiens, mais rien n'empêche un rêve de nature, de nature belle et nue.

On s'enfonce, dans le vert, on peut s'enfoncer. On se raconte des vieilles histoires. On joue avec les monticules de terre, les fourmis.

On peut se perdre, aussi, dans le parc. Sans malheur, non, c'est plutôt une facilité.

Groupes d'arbres sur une colline, une petite hauteur.
Attentifs et souples, tranquilles.

Les cavités dans les troncs, les trous. Ce qui vit là dedans. On pense aux oiseaux, bien sûr, mais c'est seulement une pensée. On ne les connaît pas.

Mais les arbres sont familiers, pourquoi ? On les connaît sans les connaître, comme des branches, des ramifications de soi-même. Tiges et prolongements.

Certains enfants grimpent aux branches. Danger réel, impensable. Les blessures des arbres. Le grand envers blessant, sourd et hagard, de la vie.

En regardant jouer la petite fille Anna a pensé à une très vieille femme avec qui elle a parlé le matin. C'était au début du parc, elle était assise sur un banc, la vieille était arrivée. Tout de suite elle avait raconté son mari mort depuis si longtemps, la maison vide, son existence obligatoire. Je n'ai pas d'enfant, avait-elle dit, mon mari n'en a jamais voulu. Il avait peur que je l'aime moins.

Elle avait rajouté : « Maintenant, c'est vrai, je pense seulement à lui. »

La petite fille arrête de sauter. Tout le monde rit.

— J'ai faim, dit la petite fille.

— Les enfants ont toujours faim, remarque l'homme, sans ménagement.

Ils vont tous les quatre à la recherche d'un stand.

Ils n'ont pas parlé de rester ensemble. Cela s'est fait.
Ils restent.

Quand la journée aura avancé, Anna y repensera, les autres aussi.

Ils ont trouvé des jus. Plaisir, vitamines. Avaler le soleil.

Ils se sont de nouveau assis. L'homme a encore parlé du pont.

— Vous savez, a-t-il dit, sur ce pont, on passe entre

des piliers, on avance au milieu des fils d'acier, on voit la mer et la ville et on a une impression fabuleuse. Le monde, le monde est une cathédrale. Je ne parle pas du pont seulement, s'est-il dépêché d'ajouter, énervé. Il n'y a pas de séparation, on est dedans et on est dehors. C'est le monde qui est la cathédrale, pas le pont.

A la fin il s'exprime avec colère.

Autour les gens lisent les gros journaux du dimanche. Événements forts, bandes dessinées.

Les deux femmes ne sont pas très intéressées par le pont. Anna, même, éprouve une suspicion.

La petite fille, elle, est intéressée. Mais peut-être est-ce seulement par l'homme.

Anna a trouvé un journal et ils le lisent à tour de rôle.

L'homme lit à voix haute une histoire extraordinaire et vraie d'un milliardaire. Électronique, matériel compliqué. Au départ, garçon de ferme d'à peine quatorze ans il avait eu l'idée, pendant la grande crise économique, de nourrir les cochons affamés avec des chevaux sauvages qu'il attrapait tout seul. Maintenant, devenu un empereur.

La petite fille réfléchit et dit qu'elle n'aime pas les cochons.

Une bibliothèque ambulante passe, nette et jolie. Anna se demande si dans les autres univers il y a des bibliothèques, si on y trouve les mêmes livres.

La jeune femme, elle, veut savoir ce qu'il adviendra des livres lorsque cette planète Terre explosera. Si les livres survivront quelque part, comme les paroles, croit-elle.

L'homme hausse les épaules. Après il traite les femmes de mélancoliques.

Tout le monde s'allonge et prend le soleil.

On n'entend pas la petite fille pendant un moment. Sommeil profond, espace creusé.

Le temps est beau, énergie de l'air.

Un monsieur chinois et gros marche au loin avec une valise carrée, normale, qui convient.

L'homme pense à la petite fille.

Il est ému.

Anna et la jeune femme se parlent. La jeune femme a changé de visage, elle est contente, elle parle. Entre Anna et la jeune femme, ce n'est pas un échange, c'est plutôt une construction.

A l'intérieur de cette construction roule le parc. Les femmes, les enfants, les jeunes en bande. Rires et musiques, ruptures, petites vagues.

Les gens qui passent, parfaits, qu'on ne reverra jamais.

Une mère et son enfant. L'enfant est dans une poussette. La mère marche d'un pas élastique et bon. Elle s'arrête pour ramasser une bouteille vide et elle va la jeter dans une grande boîte à ordures verte.

Deux garçons arrivent, en discutant très fort. Malgré la chaleur, ils ont des pardessus, des chapeaux. Traits bien dessinés, regard ouvert. Passion.

La ville debout, derrière les arbres, et la respiration rapide du ciel. Ville large et ville étroite. Ville qui contient. Ceux qui vivent dans la ville comme dans une campagne paisible, une vieille vallée, et ceux qui viennent à la ville pour se connaître, pour devenir. Le rôle du théâtre.

Anna pense, c'est furtif, à la petite fille.

Encombrement du parc.

Bicyclettes, tricycles. Jouets qu'on traîne, ours en peluche.

Mais l'enfance n'est pas dans les signes, remarque Anna, ni dans les objets, les emblèmes. Et les souvenirs aussi sont des petits signes. Peut-être dans une épaisseur que prennent les choses, se demande Anna, dans une dimension qui devient multiple.

La jeune femme raconte à Anna une image d'un livre

New York. La tension est là, dans les corps.
L'océan, les fleuves verts et la respiration rapide du ciel.
Le parc, ses allées et ses arbres. Ses surprises.
Rencontres inattendues et tout d'un coup nécessaires,
d'une nécessité diffuse et féroce comme l'énergie de la
ville, son urgence.

Des jeunes gens se trouvent, se connaissent, Anna et
Julie, Mary et Chico. Entre eux une enfant, sa présence
pleine et trop réelle, insistante comme une question.



9 782867 440779

Photo de couverture : Craven/Fotogram.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-077-1

F1 0077-87-2

85,00 FF